

être dominé par elle. Il est rationnel, et craint comme la peste tout ce qui lui paraît irrationnel. Aussi n'a-t-il cessé, au cours des années de lutte commune, d'observer du coin de l'œil cet allié à la fois serviable et redoutable, qui ne parlait pas le même langage, et qui entraînait la Révolution on ne savait où. Il tentait de se persuader qu'il menait, lui, le bourgeois, le jeu, qu'il avait capté réellement à son profit le torrent populaire. Mais il n'en était pas très sûr. Était-ce bien lui, le politique conscient, qui frayait la voie aux masses inconscientes, ou n'étaient-ce pas plutôt les masses inconscientes qui le poussaient de l'avant ?

Nous avons vu Robespierre s'indigner que les sans-culottes se soulevassent pour de « chétives marchandises » au lieu de se battre pour l'idéal, plus noble à ses yeux, de la liberté. On regrette de retrouver ce réflexe idéaliste sous la plume de Jaurès. Le bourgeois manifestait ainsi son dépit de ne pouvoir faire coïncider avec son noble idéal, travestissement de ses intérêts de classe, les fins particulières du mouvement autonome des masses.

On ne veut pas dire, bien entendu, que le bourgeois révolutionnaire fût désarmé vis-à-vis des *bras nus*. Il déploya contre eux les mille artifices de la fourberie politicienne. Il réussit assez souvent à les duper, à détourner leur pression vers des objets moins dangereux, à jeter du lest pour sauvegarder l'essentiel. Nous le voyons opérer de la sorte le 31 mai et le 5 septembre 1793. Enfin, il prit tant de précautions pour n'être pas débordé, pour conserver en mains le gouvernail, que, finalement, il put prononcer le « halte-là » de la révolution au début de décembre 1793, et se faire, à peu près, obéir.

Mais il n'empêche que, pendant un peu plus de quatre ans, le bourgeois révolutionnaire avait été à la remorque du mouvement autonome des masses. Et, même lorsque, changeant brusquement d'attitude, il se décida à le contenir et à le réprimer, il ne réussit pas à enrayer tout à fait son essor. Le mouvement en question n'en continua pas moins, dans les profondeurs, à suivre son chemin propre.

VI

Mouvement des masses et avant-garde

La Révolution française, qui fut à la fois une Révolution bourgeoise et un embryon de révolution prolétarienne, offre non seulement à notre examen les rapports entre le mouvement des masses et les partis bourgeois, mais aussi ses rapports avec l'avant-garde prolétarienne — bien que celle-ci n'ait existé encore qu'à l'état embryonnaire.

Que représente cette avant-garde prolétarienne par rapport au mouvement autonome des masses ? La première est au second ce que la connaissance est à l'instinct. Le mouvement autonome des masses est aveugle et inconscient, car les travailleurs manuels, rivés de l'aube au soir à leur dur labeur, écrasés par la fatigue musculaire et les tâches domestiques, maintenus systématiquement dans l'ignorance par la classe dominante ou trompés par elle du jour où elle ne peut plus différer de leur entrouvrir le royaume de la connaissance, manquant des loisirs et des moyens d'investigation indispensables, ne s'élèvent que rarement au-dessus du souci du pain quotidien, au-dessus des revendications immédiates, de caractère purement économique. Ou, plus exactement, il leur arrive de ne pas lier la lutte pour des conditions matérielles meilleures à un objectif supérieur sans